

## INTRODUCTION : QU'EST-CE QU'UN POILU ?

« Être poilu, c'est boire le jus dans un quart noirâtre et bosselé, avoir des totos, ne pas aimer les gendarmes, avoir reçu dans le gras sept ou huit petits éclats d'obus et quelquefois des gros, avoir été deux ou trois fois suffoqué par les gaz boches, avoir été enterré, une fois au moins, par une marmite "maous" ; avoir cinq ou six marraines de tous les âges, sauf l'âge ingrat ; attendre avec impatience de sa prochaine "perm" ; ne pas être pessimiste, ne pas lire les communiqués, mais les faire ; ne pas bien savoir où se trouvent le Monténégro, la Bukovine, la Transylvanie ; parcourir à pied une centaine de kilomètres de temps en temps ; moisir dans des trous pendant des mois ; trouver les embusqués très malins et se traiter soi-même de bonne poire ; rouspéter à tous les ordres qu'on vous donne, mais les exécuter strictement ; cabosser son casque et l'enduire de boue ; chanter le plus faux possible : *Tipperary*, *La Brabançonne* et *Ferme tes jolis yeux* ; songer toutes les six semaines, et quand on se fait raser, à son cher village et sa claire rivière ; essuyer une larme en recevant de ceux qu'on aime de bonnes lettres et de bons tricots qui tiennent également chaud ; et supporter toutes les épreuves en répétant invariablement ces deux mots sublimes : "Faut pas s'en faire", et "On les aura!". »

*La vie quotidienne des Poilus* donne la parole à ceux qui ont vécu la Grande Guerre et qui, au cours des quatre années du conflit, décrivent leur quotidien à travers leur correspondance, leurs notes de guerre ou les journaux des tranchées tenus par des soldats.

Un ouvrage qui propose une plongée dans l'intimité des combattants de la Première Guerre mondiale et qui présente les points de vue des poilus sur leur époque, de l'injustice de la guerre aux bienfaits de la camaraderie, en passant par l'omniprésence de la mort, les conditions de vie dans les tranchées ou la souffrance d'être séparé des siens. Une sélection de témoignages poignants sur le sacrifice suprême d'une génération de Français<sup>2</sup>.



---

*Avertissement* : toutes les citations, extraits de lettres ou d'articles sont retranscrits avec les fautes de syntaxe, de grammaire, de ponctuation et d'orthographe d'origine.

---

## I - UN DÉPART FÉERIQUE : « NOUS REVIENDRONS ICI. »

« L'enthousiasme était grand chez ceux qui partaient, la tristesse était grande chez ceux qui restaient. Personne ne savait ce qui nous attendait. Personne ne croyait passer l'hiver en guerre. Personne ne pensait à la puissance de l'Allemagne. Chacun croyait à son écrasement rapide, suivi d'un très prochain retour au foyer. Il en fut tout autrement. »

Voilà comment André Meyer résume dans ses *Mémoires de guerre* le sentiment général au début du conflit<sup>3</sup>. Dans les premiers jours du mois d'août, en effet, et pendant les premières semaines de la guerre, l'enthousiasme est général et partagé. Tout le monde pense que le conflit sera réglé en très peu de temps, et un fort sentiment national, dû notamment à une volonté d'effacer l'humiliation de la guerre de 1870, encourage les Français à accompagner de leurs hurrahs les soldats en partance.



### Accepter le départ

Les tout premiers écrits des hommes mobilisés, qui pensent d'abord à rassurer ceux qui resteront à l'arrière,

témoignent de cet élan de masse et de la relative tranquillité qui règne dans les esprits. Louis Pergaud, l'auteur de *La Guerre des boutons*, écrit ainsi à Marcel Martinet, le 2 août 1914 :

« Paris. Adieu les vacances. C'est Verdun pour commencer que je m'offre demain pour villégiature sans frais. Tu sais : je pars de bon cœur ! J'ai suivi les événements, je ne dis pas sans fièvre, mais avec beaucoup de calme et de sang-froid. Nous avons voulu passionnément la paix, mais à Berlin on veut la guerre.

Jamais je n'accepterai la botte du Kaiser !

J'avais de la rage au cœur ces jours-ci contre les camarillas de canailles qui faisaient pleurer les femmes et tant pis pour ceux qui se trouveront devant mon fusil<sup>4</sup>. »

De son côté, André Jéramec tient tout d'abord à rassurer sa grand-mère sur le bien-fondé de la guerre, la priant de se résigner au départ de son petit-fils :

« Ma chère Grand' Maman,

Depuis vingt-quatre heures, je suis de garde à la gare du Nord après l'avoir été à la caserne. Nous allons partir, déjà notre service prend une importance. Je viens te dire au revoir par lettre puisque je n'ai pu venir t'embrasser avant mon départ.

Je n'ai pas le cœur gros, je suis heureux, joyeux de me voir partir, je n'ai du reste aucun mérite. C'est la France qui est enthousiasmée.

Et il faut que vous soyez joyeuse aussi de voir partir votre enfant.

Je le crois et les Français n'ont rien à envier aux Spartiates.

Ce n'est pas comme en 70, je t'assure. Nous avons une confiance basée sur quelque chose de solide. Notre armée est merveilleusement entraînée et d'un courage invincible.

Tu vas avoir la joie immense, j'en suis sûr, de voir encore la revanche de cette guerre terrible qui vous a tant désolés.

Je pars content car nous sommes créés, n'est-ce pas, pour défendre notre pays, et si on nous demandait de choisir la mort qui nous plairait, nous choisirions celle-là.

J'ai confiance et je crois revenir, mais si je ne revenais pas, il faudrait se pénétrer d'un fait, que vous m'avez mis au monde pour quelque chose d'utile.

Oncle Émile va te représenter et moi aussi car si les femmes ne peuvent partir, nous sommes faits pour les remplacer et la manière de servir, c'est d'accepter, le cœur léger, le départ de tes enfants<sup>5</sup>. »

## L'inquiétude des aînés, l'insouciance des plus jeunes

Le départ du foyer familial est pourtant une rude épreuve pour les pères de famille, qui font tout pour éviter des au revoir trop déchirants, comme le note Charles Dumay dans son *Journal de route* :

« Samedi 1<sup>er</sup> août. [...] Nous nous couchons, ma femme et moi, après avoir mis notre bébé au berceau, mais il m'est impossible de dormir, cette terrible chose que depuis tant d'années, mon grand-père et mon père, m'ont parlé dans maintes circonstances, est donc enfin arrivée. Je vais donc moi aussi voir ce qu'est la guerre, celle où il y a de vrais morts, n'ayant pu croire les récits ni pu m'en rapporter aux images rappelant ça. Je vais donc en tuer de ces boches, de ces satanés boches qui nous font tant de mal par tous les moyens, et puis c'en est assez, il faut en finir au plus vite. [...] Mardi arrive. Je dis au revoir à mes parents ; c'est déjà chose faite de la veille pour les amis. J'embrasse tendrement mon petit gars (qui sait, pauvre petit, c'est peut-

être le dernier jour que je le vois, mais c'est une idée vite mise à l'écart) ; ce n'est qu'après avoir eu la promesse de ne pas voir des larmes que je consens à ce que ma femme m'accompagne à la gare<sup>6</sup>. »

Malgré les encouragements des habitants, quitter ses proches ne se fait pas sans pincement au cœur, et Alexandre Jacqueau, tout en essayant de calmer l'inquiétude de sa femme, ne parvient pas à masquer la sienne :

« 4 août. [...] Embarqués à 4 heures dans des fourgons à bestiaux, nous sommes partis à 7 heures de Paris et arrivés ici à 11 h 30. Ah ! ce départ, la vue du vieux clocher et des cheminées de l'usine d'André, les vivats de tous ceux qui attendent le passage des trains militaires, les mouchoirs qui s'agitent. Ah ! Que de serrements de cœur. [...] Ah ! Ma chère Suzanne, que de serrements de cœur, si l'on retourne en arrière, si l'on songe à tous ceux qui sont restés là-bas et que l'on aime tant et tant. [...] Ne te tourmente pas, ma chère petite femme, pas plus du reste que cette pauvre mère ; embrassez bien mes petiots pour moi et dites-leur qu'ils vous le rendent. Pensez souvent à nous, qui pensons souvent à vous, et surtout soyez fortes, ne vous tourmentez pas inutilement.

Allons, au revoir, ma chère petite femme, ne te décourage pas...

Allons, courage et ne désespérons pas<sup>7</sup>. »

Pour d'autres, souvent plus jeunes, les premiers instants de la Grande Guerre sont marqués par une sorte d'insouciance. Le jeune Louis Hauvespre écrit plusieurs lettres à ses parents pour leur en faire part :

« 2 août 1914. [...] Il faut attendre à voir, nous ne sommes pas encore morts et on y pense même pas. Je sais que vous allez être bien inquiet, et moi je ne pense pas dans la guerre, on rit, on chante, en attendant avec impatience le départ pour la frontière ; c'est vrai étant nombreux on s'en-

courage et on en ri de la guerre nous autre [...]. Les balles n'atteignent pas toutes et j'ai bon espoir de vous revoir et puis on ne part que mercredi l'après-midi de Mayenne. Alors ça demande encore bien huit jours avant d'aller au feu, le plus fort sera déjà fait. [...] Surtout ne vous faites pas de bile pour moi, car moi je ne m'en fais pas du tout. »

Deux semaines plus tard, après avoir eu connaissance de l'inquiétude de sa famille, il répète :

« 16 août 1914. [...] Je vois dans votre lettre que vous vous tracassez pour moi, mais je vous prie de ne pas vous chagriner pour cela car vous voyez que tout le monde n'est pas tué à la guerre. Vous croyez peut-être que nous on se fait de la bile, mais pas du tout, on n'y pense même pas<sup>8</sup>. »



## Les encouragements de la foule

Louis Hauvespre en témoigne auprès de ses parents le 7 août 1914 :

« Tout le long de notre voyage, on a eu des acclamations et notre train était bien fleuri : partout on nous jetait

des fleurs au passage, des fruits, dans certains arrêts on nous a même donné jusqu'à du lait ; où que l'on a été bien c'est en passant à Paris [...]. On a été environ deux heures à en faire un demi-tour ; de toutes parts se rendait sur notre passage des gens de toutes sortes, des enfants, des femmes, des hommes se précipitent au passage avec des fleurs, des litres de vin, des fruits, et même jusqu'à du pain. On a été pendant toute la journée d'hier à la fenêtre des wagons occupés à saluer de nos mains tous ces gens qui nous apercevaient jusqu'à 200 et 300 mètres on voyait des mouchoirs s'agiter en signe d'adieu<sup>9</sup>. »

Le départ est l'occasion d'une liesse qui confine presque à l'hystérie, les hommes communiant avec la foule des villes où ils transitent en route vers le front. Maurice Sieklucki raconte à son oncle :

« J'ai passé une journée pittoresque et surtout fatigante. Nous avons mis pas mal de temps pour venir à Chatellerault puisque nous sommes arrivés à une heure seulement. Nous avons voyagé avec toute une collection de réservistes. Tous d'ailleurs étaient gais et aussi insouciantes que s'ils partaient pour une période. Pendant tout le parcours nous fûmes ovationnés au passage dans les gares et en arrivant à Chatellerault nous trouvâmes une ville en état de siège véritable. Il n'y a pas vingt habitants qui ne portent un képi ou un insigne quelconque. Tous les monuments et beaucoup de maisons même sont occupés par des soldats, et la ville en est complètement pleine<sup>10</sup>. »

Alexandre Jacquau transcrit également cette atmosphère particulière :

« 6 août. Si ce n'était l'exode de la plus grande partie des habitants, nous rencontrons partout un enthousiasme délirant, un accueil charmant.

Joli site, jolie campagne.



Nous reviendrons ici. Bonne santé, moral excellent. Ne te tourmente pas<sup>11</sup>... »



Maurice Maréchal note lui aussi dans ses carnets l'ambiance de fête qui préside à ce départ en fanfare, alors que la mobilisation bat son plein. Le dimanche 2 août, il écrit :

« Premier jour de la mobilisation générale. Hier matin j'ai pris la résolution d'agir en Français ! Je rendais mes cartons à la Musique, quand je me suis retourné machinalement sur la ville, la cathédrale vivait, et elle disait : "Je suis belle de tout mon passé. Je suis la Gloire, je suis la Foi, je suis la France. Mes enfants qui m'ont donné la Vie, je les aime et je les garde." Et les tours semblaient s'élever vers le ciel, soutenues seulement par un invisible aimant.

Et Meyer me dit : "Vois-tu des boulets dans la cathédrale ?" J'ai été à l'infirmerie, je serai du service armé et si on touche à la France, je me battraï. Toute la soirée, des mères, des femmes sont venues à la grille. Les malheureuses ! Beaucoup pleuraient, mais beaucoup étaient fortes.

Maman sera forte, ma petite mère chérie, qui est bien française, elle aussi<sup>12</sup> ! »

Une semaine à peine après l'annonce de la mobilisation, arrivés près du front, les hommes n'ont aucun doute quant au sort de la guerre, comme l'écrit Alexandre Jacqueau à ses parents :

« 9 août. [...] Nous sommes ici dans une très forte position. Verdun, hérissé de forts, de canons et de fusils, est absolument imprenable et nous espérons bien voir de quelle façon les Allemands recevront les prunes d'Agen que nous leur réservons. Ma compagnie est aux tranchées de première ligne, c'est un honneur dont nous sommes fiers ; ma section occupe une très forte position et la tranchée que je fais faire est presque un petit fort. Bien à l'abri, nous pouvons arrêter là un régiment et pas un homme n'arriverait jusqu'à nous. Quelle belle fricassée de pruscots nous allons faire, je l'espère bien, mais viendront-ils<sup>13</sup> ? »

### **Ceux qui partent plus tard, et ceux qui ne partent pas**

Pendant toute la durée de la guerre, la mobilisation des classes d'âges plus jeunes se poursuit. Les démonstrations de ferveur d'août 1914 laissent peu à peu la place à des au revoir privés, mêlés de tristesse.

Le départ se fait ainsi dans l'intimité familiale, comme se souvient Claude-Marie Boucaud, dans *J'ai vécu la Première Guerre mondiale* :

« Le 20 décembre 1914 : jour de mon départ, juste avant Noël. Mes parents se trouvent à mes côtés, ils m'accompagnent comme ils avaient accompagné mes frères quatre mois plus tôt. Ma mère est émue. Je suis son troisième fils qui s'en va. Elle m'encourage d'un simple "Sois brave" dont je me souviens encore. Mon père m'incite à être un bon soldat, et à défendre la patrie. »

Mais pour certains, très rares, défendre la patrie n'est pas la priorité, comme le relate cet incroyable article du journal *Le Temps* du 6 septembre 1917 :

« Caché pendant trois ans – Un boulanger de Drancy (Seine), M. Anthoine, dont la boutique se trouve au carrefour des Quatre-Routes, avait été mobilisé en 1914 ; peu de temps après, on apprit qu'il avait disparu. Sa boulangerie toutefois était restée ouverte, et par de prétendus moyens de fortune sa mère assurait la fabrication du pain sans que les voisins songeassent à s'enquérir de la façon dont on le pétrissait.



La clientèle devenant de plus en plus importante, la boulangère dut prendre un aide, et une indiscretion de ce dernier permit de percer le mystère ; toutes les nuits, le boulanger Anthoine descendait du grenier, où il se cachait depuis trois ans pendant la journée, et pétrissait la pâte. L'aube naissant, il regagnait son logis mystérieux où il s'enfermait jusqu'à la nuit suivante, ravitaillé entre-temps par sa mère. Une perquisition faite hier a mis fin à la carrière du boulanger déserteur qui a été emmené par les gendarmes. »

Nous ne connaissons pas le sort réservé à celui qui a su échapper aussi longtemps à son devoir. Passé en conseil de guerre, il a certainement dû écoper d'une peine de plusieurs années de prison, sauvant sa peau alors que plus d'un million de ceux qui avaient pris le chemin du front ne reviendront pas chez eux.